

VI.

Quoique Antoine eût poussé du pied la seule planche de salut qui pût lui servir de pont sur l'abîme, il ne s'abandonna point à un désespoir visible; mais il reprit, vis à vis de Louise, son attitude grave et sa résignation silencieuse.

Malheureusement, la jeune fille n'avait point compris ce calme courageux; elle n'y avait vu que de l'indifférence : parce qu'il ne la plaignait pas tout haut, elle crut qu'il n'avait pas remarqué ses souffrances, et elle se trouva blessée de ce défaut d'attention.

Tout se réunissait ainsi pour l'éloigner du jeune homme. Déjà, à son insu, l'aversion qu'elle ressentait pour la mère avait rejailli sur le fils; car, sans être la cause de ses peines, il s'y trouvait associé dans sa pensée; il n'avait point su la protéger, et il est rare que la femme pardonne à un homme son impuissance. Puis, son cœur qui s'intéressait ailleurs cherchait peut-être, sans qu'elle se l'avouât, les moyens d'être ingrat envers Antoine. Liée à lui par des promesses et des bienfaits, elle eût

voulu amoindrir ces derniers, comme elle avait déjà oublié les autres, pour se justifier, à ses propres yeux, de la douleur qu'elle lui préparait.

Quoi qu'il en soit, deux mois s'étaient écoulés depuis la mort de madame Poirson, et la position de Louise devenait chaque jour plus insupportable pour elle : bien des fois elle avait songé à s'en affranchir par la fuite; mais où aller? Que devenir sans protecteur et sans ressources?

La vente faite chez sa marraine avait à peine suffi pour payer les dettes de celle-ci, et la jeune fille n'en avait rien retiré. Peut-être que son travail aurait pu la faire vivre; mais à qui s'adresser pour obtenir le prix de ce travail? Où trouver un asile? Comment se procurer l'humble ménage in-

dispensable à sa mansarde d'ouvrière; la chaise pour s'asseoir, le réchaud pour apprêter son repas, le lit de sangle pour reposer sa tête?

Au milieu de toutes ces douleurs, une espérance lui restait encore; Arthur ne devait point tarder à revenir, et lui, sans doute, il trouverait moyen de la retirer de cet abîme: lui, il avait une mère qui était riche et bonne, et qui ne refuserait pas de tendre la main à une orpheline. D'ailleurs, rien ne dût-il s'améliorer dans la position de la jeune fille, elle verrait Arthur, et cela seul embellirait tout pour elle. Elle retrouverait ses gais entretiens, ses tendresses aimables, ses consolations toujours appropriées à son âme, ses joyeux châteaux en Espagne qui ne parlaient que de fêtes, de plaisirs et de richesses. Quel bonheur quand

reviendraient ces belles heures! Alors le reste changerait, alors le reste peut-être deviendrait possible à supporter; car, de toutes ses douleurs actuelles, l'absence d'Arthur était la plus grande.

Cependant cette absence se prolongeait bien au delà de l'époque fixée, et une inquiétude, qui n'était plus seulement de l'impatience, commençait à tourmenter Louise.

Un jour que la veuve Larry lui avait encore reproché l'asile qu'elle lui accordait, et qu'assise dans un coin de l'arrière-boutique pour cacher ses larmes, la jeune fille songeait tristement à son abandon, elle entendit frapper à la porte du corridor; elle se leva pour aller ouvrir, en se hâtant d'es-

suyer ses yeux ; mais à peine avait-elle fait quelques pas , que Boissard entra.

— Arthur !

— Louise !

Ces deux cris , jetés en même temps , se confondirent en un seul , et les deux amans se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ce ne furent d'abord , de la part de Louise , que des sanglots et des phrases entre-coupées.

— Vous voilà enfin.... Oh ! que j'ai souffert!.... Est-ce bien vous?... Arthur!....

Et le jeune homme , ému , serrait les mains de l'enfant , les embrassait en lui donnant

mille noms tendres , la suppliait de se calmer et pleurait lui-même , lui faisait mille questions , puis lui défendait de répondre.

Enfin pourtant tous deux s'apaisèrent peu à peu et purent s'entendre.

Louise lui raconta tout ce qui s'était passé pendant son absence , non de suite et complètement , mais en s'interrompant mille fois pour le regarder , en se levant pour chanter et battre des mains , en oubliant les évènements , pour lui dire combien de fois elle avait rêvé à lui.

Puis venaient les câlineries curieuses et les questions. Qu'avait-il fait pendant un mois entier ? Avait-il bien dansé ? N'avait-il jamais pensé à elle , pauvre fille si seule et si désolée ?

Et alors un nuage de tristesse couvrait le front de la folâtre, une larme se suspendait à son sourire commencé, et elle racontait quelles cruelles nuits elle avait passées près du lit de sa marraine, combien elle avait été malheureuse depuis, combien elle avait pensé à Arthur, et comme elle avait employé son temps à pleurer et à l'attendre.

A tout ce ravissant bavardage, le jeune homme ne répondait que par des caresses et de tendres exclamations; mais enfin, lorsque ce premier moment d'expansion eut fait place à une joie plus calme, il interrogea Louise sur sa position.

Celle-ci lui raconta combien elle avait à souffrir de la haine de la veuve Larry.

— J'avais prévu tout cela, dit Arthur, vous ne pouvez rester dans cet état.

— Comment en pourrais-je sortir?

— J'y ai déjà pensé : dites-moi, si vous touchiez la pension que l'on faisait à votre marraine, cela vous suffirait-il?

— Oh! je serais riche.

— Eh bien! cette pension vous sera continuée, j'en ai déjà parlé à ma mère qui y consent.

— Est-ce possible? J'aurais une rente, une rente à moi? je pourrais quitter cette maison? Oh! mon Dieu, est-ce possible?

— Rien de plus facile, chère enfant!

— Et c'est à vous que je devrai cela, re-

prit la jeune fille, les larmes aux yeux et en joignant les mains ; ah ! c'est là peut-être ma plus grande joie : je pourrai dire à tout le monde que c'est vous qui m'avez rendue heureuse. Oh ! mon Dieu , comme vous êtes bon, comme vous méritez qu'on vous aime !

Elle pressait les mains du jeune homme entre les siennes en sanglotant ; celui-ci l'attira sur son cœur et baisa ses yeux humides.

— Cher ange, dit-il, ce que je fais est bien peu.

— Bien peu ! trouvez-vous donc ce soit bien peu, mon repos et mon bonheur ? Ah ! je veux sortir d'ici le plus tôt possible.

— Demain je vous apporterai le contrat et le premier terme.

— Et moi je retournerai dans notre ancien logement ; vous en connaissez le chemin , n'est-ce pas ? vous y viendrez comme autrefois ? Mon Dieu , quelle joie ! Je pourrai vous recevoir sans craindre qu'on me le défende. Ce ne sera pas comme ici où j'ai toujours peur ; je serai chez moi, chez moi ! Oh ! cher Arthur, vous viendrez souvent ?

— Bien souvent, Louise.

— Comme je serai heureuse ! Que vous êtes bon ! Tenez , j'ai le cœur si serré de joie !... J'étouffe. Mais savez-vous aussi que c'est comme un rêve ! Moi, je vais être riche, être ma maîtresse ; je vais vivre seule et chez moi. Oh ! j'en deviendrai folle.

L'enfant riait aux éclats en essuyant ses yeux ; elle parcourait la chambre en sautant,

tandis que Boissard, ravi de cette naïve joie, riait lui-même tout attendri.

Enfin, pourtant, il fallut songer à se séparer. Le jeune homme promit de revenir le lendemain, et se retira non sans avoir bien des fois baisé, quitté et repris les mains de Louise, qui ne voulait pas le laisser partir.

Le soir, Antoine sut que Boissard était venu; mais, préoccupé, il ne fit aucune question. Louise, de son côté, garda le silence, trop heureuse que rien ne la dérangeât de son bonheur.

C'est qu'aussi ce bonheur était immense! Il était si doux, après tant de journées sombres, de voir un rayon de soleil tomber des nuages! Pauvre papillon si long-temps enseveli dans la chrysalide, l'espérance venait

enfin d'éclore; elle avait secoué ses ailes et pris son vol dans le ciel. La douce nuit agitée que passa la jeune fille! les beaux rêves qu'elle fit, les yeux ouverts, en regardant le ciel de son lit! Comme elle appela de fois l'aurore! comme elle l'aima de venir! comme elle se leva fraîche et reposée de la fièvre délicieuse de cette nuit! Le jour venait enfin; c'était le jour, c'était pour elle la délivrance; une nouvelle vie de bonheur et de liberté.